

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 27 (1882)
Heft: 11

Artikel: La bataille de Tell-el-Kebir : 13 septembre 1882
Autor: Wolseley, G.J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-335951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXVII^e Année.

N^o 11.

15 Novembre 1882

LA BATAILLE DE TELL-EL-KEBIR

(13 septembre 1882.)

Sur cette bataille, si importante par ses résultats, et remarquable d'ailleurs comme surprise et belle opération nocturne, on commence à avoir quelques renseignements plus détaillés que les bulletins télégraphiques des journaux anglais.

On a maintenant les rapports officiels des vainqueurs, qu'il est bon cependant de compléter par les rapports officieux, c'est-à-dire par les correspondances adressées à divers journaux du continent et de la Grande-Bretagne.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits de ces pièces les plus caractéristiques.

Voici d'abord le rapport officiel du général Wolseley au secrétaire d'Etat de la guerre, à Londres :

Le Caire le 16 septembre 1882.

Monsieur. J'ai déjà eu l'honneur de vous informer par le télégraphe que j'ai attaqué la position retranchée de Tell-el Kebir dans la matinée du 13, un peu avant le lever du soleil, et que j'ai défait complètement l'ennemi, lui infligeant de grandes pertes et lui enlevant 59 pièces de campagne et des quantités considérables d'approvisionnements de toutes sortes. L'ennemi a été poursuivi jusqu'à Zagazig, à 40 kilomètres de notre camp de Kassassin, par le contingent indien, dont le premier détachement atteignit ce point, avec le major-général sir Macpherson, un peu après 4 heures du soir, et jusqu'à Belbeis qui fut occupé dans la soirée par la division de cavalerie sous les ordres du général Lowe. J'ordonnai à ce dernier de pousser jusqu'au Caire avec toute la rapidité possible afin d'épargner à cette cité le malheur arrivé à Alexandrie au mois de juillet dernier.

Cet ordre a été exécuté avec habileté, le général Lowe atteignait les grandes casernes d'Abbasieh, à la porte du Caire, le 14, à 4 h. 45 m. du soir. La cavalerie a franchi 65 milles (104 kilomètres) dans ces deux journées. La garnison, d'environ 10,000 hommes, sommée de se rendre par le lieutenant-colonel Stewart de l'état-major de la division, a mis bas les armes et nos troupes ont pris possession de la citadelle. Un message a été envoyé à Arabi-pacha, par l'intermédiaire du préfet de la ville, pour l'inviter à se rendre immédiatement, ce qu'il a fait sans condition ; il était accompagné de Toulba-pacha, l'un des prin-

cipaux rebelles. La garde, sous le commandement du duc de Connaught, est arrivée au Caire de bonne heure le 15.

Le résultat de la bataille de Tell-el-Kebir a été l'affaissement complet de la rébellion. La seule place, qui ne se soit pas encore rendue, est Damiette, mais nous l'aurons quand il nous plaira. Les hommes de l'armée rebelle, ayant mis bas les armes ou jeté leurs armes dans la fuite, ont maintenant regagné leurs demeures et le pays est rentré si rapidement dans son état de paix ordinaire que je puis affirmer que la guerre est terminée et que le but de la campagne a été complètement atteint.

Tel est le résumé des événements des trois dernières journées, que je vais maintenant essayer d'exposer plus en détail.

Les reconnaissances journalières de la position de Tell-el Kebir et en particulier la bonne vue que j'avais eue le 9 des ouvrages de l'ennemi, lorsque nos troupes avaient ramené dans leurs retranchements la force de 13 bataillons, 5 escadrons et 18 pièces venues le matin pour attaquer notre camp, m'avaient permis de reconnaître la grande étendue et le caractère formidable de cette position. Tous les renseignements, émanant des espions et des prisonniers, me donnèrent à penser que la force de l'ennemi à Tell-el-Kebir se composait de 60 à 70 canons, répartis le long de la ligne des ouvrages, de deux divisions d'infanterie (24 bataillons) d'environ 20,000 hommes, de trois régiments de cavalerie avec 6000 bédouins et irréguliers, indépendamment de 5000 hommes avec 24 pièces à Salhalieh, le tout sous le commandement immédiat d'Arabi-pacha. J'ai pu, depuis, vérifier ces chiffres qui, certainement, ne sont pas exagérés, excepté pourtant le nombre des canons qui ne devait être que de 59, ce que nous avons pris dans les ouvrages et pendant la poursuite. Par suite des nombreux détachements que m'imposait la défense de ma longue ligne de communication de Suez à Ismaïlia et de là à Kassassin, et en raison des pertes subies dans les affaires précédentes, je ne pouvais mettre en ligne que 11,000 baïonnettes, 2000 sabres et 60 canons.

La position de l'ennemi était forte ; il n'y avait aucun abri d'aucune sorte dans le désert, qui s'étend entre le camp de Kassassin et les ouvrages de l'ennemi au nord du canal. Ces ouvrages s'étendaient d'un point sur le canal, situé à 2400 m. à l'est de la station de Tell-el-Kebir, sur une longueur de 5600 m. dans la direction nord.

Le caractère général du terrain, qui borde au nord la vallée dans laquelle courent le canal et le chemin de fer d'Ismaïlia, est celui de pentes légèrement ondulées qui s'élèvent graduellement à un beau plateau découvert, ayant sur la vallée un commandement de 90 à 100 pieds. L'extrémité sud de ce plateau est environ à 1600 mètres du chemin de fer et lui est presque parallèle.

S'il avait fallu marcher en plein jour par ce plateau sur la position ennemie, nos troupes auraient eu à s'avancer complètement à décou-

vert sur une sorte de glacis, pendant près de 8 kilomètres sous le feu de l'artillerie ennemie bien servie. Une pareille opération aurait causé des pertes énormes vis-à-vis d'un ennemi dont les hommes et les pièces étaient bien protégés par les retranchements contre notre feu d'artillerie. Tourner la position par la droite ou par la gauche aurait nécessité un long circuit et par suite une marche longue, difficile et pénible ; de plus, le but que j'avais en vue n'aurait pas été atteint : je voulais que l'ennemi ne pût pas se dégager de mon étreinte autrement que par une bataille générale de toute son armée, et pour cela il fallait le prendre pour ainsi dire à bras le corps.

Je désirais que cette bataille fût la fin, tandis qu'un large mouvement tournant n'aurait eu probablement d'autre résultat que de l'obliger à battre en retraite et l'aurait laissé libre de reporter ses troupes en bon ordre sur quelque position plus en arrière. Mon désir était de le combattre d'une manière décisive là où il était, dans le désert, avant qu'il pût se retirer pour prendre de nouvelles positions, plus difficiles d'accès, dans le pays cultivé sur ses derrières. Ce pays cultivé est pratiquement infranchissable pour une armée régulière ; il est irrigué et coupé dans tous les sens par de profonds canaux.

J'avais acquis la certitude par de fréquentes reconnaissances que la nuit l'ennemi ne poussait pas ses avant-postes bien loin en avant de ses ouvrages et j'avais de bonnes raisons pour croire qu'il se gardait très mal.

Ces circonstances et la grande confiance que j'avais dans la solidité de notre splendide infanterie me déterminèrent à recourir à l'opération extrêmement difficile d'une marche de nuit suivie, avant le point du jour, de l'attaque de la position ennemie. Le résultat a comblé tous mes désirs.

Le 12 au matin, de très bonne heure, j'inspectai les ouvrages de l'ennemi avec tous les généraux, je leur expliquai mon plan d'attaque et je leur donnai à chacun un croquis indiquant la formation dans laquelle elle devait être exécutée. Dès qu'il fit nuit dans la soirée du 12, je levai le camp, et les troupes se mirent en marche pour aller gagner la position de bivouac, dont la gauche correspond à peu près sur le croquis au point désigné sous le nom « Neuvième colline, Ninth Hill. » Les feux furent expressément défendus, il fut même interdit de fumer, et tout le monde reçut l'ordre d'observer le silence le plus absolu pendant les opérations de nuit. Le 13, à 1 heure 30 minutes du matin, j'ordonnai à la 1^{re} et à la 2^e division de se porter simultanément en avant. La nuit était très noire, il était, par suite, très difficile de maintenir la formation ordonnée ; mais cette difficulté put être surmontée au moyen de files de liaison entre les bataillons et les brigades et aussi entre la première et la deuxième ligne, et grâce aux efforts incessants des généraux et des officiers d'état-major.

Le contingent indien, sous le major-général sir Macpherson, et la brigade navale, sous les ordres du capitaine Fitzroy, ne bougèrent pas jusqu'à 2 heures 30 au matin. S'ils s'étaient mis en marche de meilleure heure, ils auraient donné l'alarme à l'ennemi à cause du nombre de villages qui se trouvent dans le pays cultivé au sud du canal. La communication télégraphique fut assurée par Kassassin toute la nuit à l'aide d'un câble isolé entre le contingent indien, au sud du canal, et l'artillerie de marine, avec laquelle je marchais en arrière de la 2^e division. Quand on marche la nuit dans le désert, on ne trouve dans le terrain aucun point de repère pour guider ses mouvements. Il nous fallut donc régler notre marche sur les étoiles. Ce moyen réussit parfaitement et les brigades de tête de chaque division atteignirent toutes deux les ouvrages de l'ennemi à quelques minutes d'intervalle. L'ennemi fut complètement surpris et ne fut prévenu de notre arrivée tout près des ouvrages que par les coups de feu d'une ou deux de leurs sentinelles avancées. Néanmoins les ouvrages furent très promptement garnis par son infanterie qui ouvrit un feu de mousqueterie assourdissant, et leurs canons entrèrent immédiatement en action. Nos troupes avancèrent d'un pas ferme sans tirer un coup de fusil conformément aux ordres qu'elles avaient reçus, et quand elles furent arrivées tout près des ouvrages elles les abordèrent directement en poussant des hourras.

Le major-général Graham dit dans son rapport que « l'assurance avec laquelle la 2^e brigade s'avança sous un feu d'infanterie et d'artillerie, qui pouvait paraître tout à fait écrasant, restera un magnifique souvenir. » La 2^e brigade fut bien soutenue par la brigade de la garde sous les ordres de son Altesse^e Royale le duc de Connaught. A l'aile gauche, la brigade des highlanders, sous les ordres du major-général Alison, avait atteint les ouvrages quelques minutes avant la 2^e brigade, et leur avait brillamment donné l'assaut à la pointe de la baïonnette sans tirer un coup de fusil avant d'avoir pénétré dans les lignes ennemies. Ils furent bien appuyés par l'infanterie légère du duc de Cornwall et par le 3^e Royal-Rifles, sous le commandement du colonel Ashburnham du dernier régiment. Au centre, entre ces deux attaques, marchaient sept batteries, déployées sur une seule ligne, sous le commandement du général Goodenough.

Après la prise des ouvrages, plusieurs de ces batteries rendirent de bons services et infligèrent des pertes considérables à l'ennemi : elles eurent plusieurs fois l'occasion de tirer à mitraille à de petites distances. A l'extrême gauche, le contingent indien et la brigade navale, sous le commandement du général Macpherson ayant à leur tête les Seaforth-Highlanders, s'avancèrent en silence jusqu'à une batterie avancée de l'ennemi, qui fut galamment enlevée par les highlanders soutenus par les bataillons de l'infanterie indigène. L'escadron du 6^e régiment de cavalerie de Bengale, attaché momentanément

ment au général Macpherson, s'employa utilement à la poursuite de l'ennemi à travers le village de Tell-el-Kebir. Le contingent indien ne perdit presque personne, grâce aux excellentes dispositions prises par le général Macpherson, et à ce fait qu'étant parti une heure plus tard que les 1^{re} et 2^e divisions, il trouva la résistance de l'ennemi déjà tellement ébranlée par les attaques précédentes au nord du canal, que l'assaut impétueux des Seaforth-Highlanders suffit pour lui faire lâcher pied. La division de cavalerie à l'extrême droite contourna l'extrémité nord des ouvrages et chargea l'ennemi au moment où il cherchait à s'échapper. Cependant la plupart des ennemis ayant jeté leurs armes et implorant merci, ne furent pas inquiétés par nos hommes. Les faire prisonniers aurait demandé trop de temps; la cavalerie était réclamée pour une tâche plus importante, la marche sur le Caire.

Telle est l'esquisse générale de la bataille de Tell-el-Kebir. Toutes les actions antérieures de cette courte campagne avaient été principalement des affaires de cavalerie et d'artillerie, mais celle du 13 fut essentiellement une bataille d'infanterie, tout à fait propre à mettre à l'épreuve la plus probante la qualité et la discipline de notre infanterie dans le combat. Je ne crois pas qu'à aucune époque antérieure de notre histoire militaire l'infanterie anglaise se soit plus distinguée qu'en cette occasion. J'avais entendu dire de nos régiments d'infanterie actuels que les hommes sont trop jeunes et que leur instruction et leur force de résistance aux fatigues ne sont pas suffisantes pour répondre aux exigences de la guerre moderne. Après une épreuve aussi sérieuse de marche et d'attaque, je puis dire avec emphase que je n'ai pas d'autre désir que de commander des bataillons comme ceux que je suis fier d'avoir commandés à Tell-el-Kebir.

Nos pertes sont nombreuses, mais moindres qu'on aurait pu le prévoir. S. M. a à déplorer la mort de maints braves, qui tombèrent en continuant dignement les glorieuses traditions de notre armée.

Il m'est impossible dans cette dépêche d'énumérer tous les services des officiers que je considère comme méritant une mention spéciale. Je le ferai dans un rapport subséquent. Mais je ne puis m'empêcher, en terminant, de rappeler tout ce que je dois aux officiers mentionnés ci-après pour le zèle et l'habileté qu'ils ont déployés pendant la bataille de Tell-el-Kebir et qui ont si largement contribué à la victoire.

Ce sont : le général sir John Adye, chef d'état-major; les lieutenants-généraux Willis et sir E. Hamley; les majors-généraux sir A. Alison, S. A. R. le duc de Connaught, Drury-Lowe, sir H. Macpherson et Graham; les brigadiers généraux Goodenough, sir Baker Russell; l'honorable J. Dormer; le député adjudant général Tanner; le colonel Ashburnham, qui commanda temporairement une brigade pendant l'action; et le capitaine Fitzroy, qui commandait la brigade navale.

Le brigadier-général Nugent resta, pendant l'action, au commandement des troupes laissées à Kassassin pour couvrir les derrières de l'armée d'opération et garder cette position et ses vastes magasins contre toute attaque possible des forces ennemies à Salahieh. Il me rejoignit dans la soirée à Tell-el-Kebir après avoir complètement rempli sa mission.

Les dispositions du service sanitaire, bien ordonnées et dirigées par le médecin général Hanbury, lui font grand honneur.

Dans le transport des blessés les 13 et 14 septembre sur Ismaïlia, la flotille du canal, montée par la marine royale sous le commandant Moore, rendit d'excellents services, et l'armée doit beaucoup de reconnaissance à cet officier et aux troupes sous ses ordres pour les soulagements qu'ils procurèrent à un grand nombre de blessés en les emmenant commodément par eau sur Ismaïlia.

Aucun effort n'a été négligé par le major-général Earle, commandant la ligne d'étapes, et par le commissaire-général Morris pour approvisionner l'armée de tout ce qui lui était nécessaire dans sa marche en avant d'Ismaïlia.

En conclusion, je désire exprimer ma profonde gratitude à tous les officiers supérieurs ainsi qu'à ceux de troupe et aux sous-officiers aussi bien qu'aux soldats de l'armée d'Égypte pour le haut esprit militaire dont ils ont fait preuve tant pendant la bataille même de Tell-el-Kebir que pendant les engagements antérieurs.

J'ai l'honneur de remettre ci-joint la liste de nos pertes dans la journée du 13 septembre. Le major Fitz-Georges, du 20^e hussards, le plus ancien officier de mon état-major personnel, est le porteur de cette dépêche, et j'ai l'honneur de le recommander à votre bienveillance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) G. J. WOLSELEY,

général-commandant en chef des forces de S. M. en Égypte.

Sommaire des pertes à la bataille de Tell-el-Kebir : 459 hommes hors de combat ; soit 53 tués dont 10 officiers ; 379 blessés dont 26 officiers ; 22 manquants.

Officiers tués :

Capitaine C.-N. Jones, du 2^e bataillon rangers Connaught, attaché au 2^e bataillon du royal Irlandais.

Major H.-H. Strong, et capitaine J.-C. Wardell, de l'infanterie légère de marine.

Lieutenants Graham Stirling, J.-G. Mac Neill, et J.-A. Park, du 1^{er} bataillon royal highlanders, et H.-G. Brooks, du 1^{er} bataillon Gordon highlanders.

Major *Colville* ; lieutenants D.-S. *Kays*, et L. *Somervell*, du 2^e bataillon infanterie légère highlanders.

Un utile complément de ce rapport se trouve déjà dans une intéressante correspondance adressée du Caire le 28 septembre à la feuille parisienne *Le Temps*, du 13 octobre, par un témoin oculaire. En voici le texte :

Le 12 septembre, en faisant dans le camp ma tournée quotidienne, je m'aperçus bien vite que la marche en avant sur Tell-el-Kebir était imminente. Les *engineers* reliaient hâtivement par des ponts de chevalets ou de bateaux les deux rives du canal ; un bataillon, l'Irish Fusiliers, arrivé le matin même, recevait l'ordre de ne pas planter ses tentes ; les hommes se construisaient, avec des couvertures tendues sur leurs fusils piqués en terre, de petits abris assez ingénieusement disposés, sous lesquels ils s'étendaient pour laisser passer la chaleur du jour. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi joli que ce bivouac improvisé. Sur le sol fauve, imprégné de lumière, sous le ciel d'un gris métallique, traversé de moment en moment par de hautes trombes de poussière soulevées par le vent, les habits rouges semblaient de loin des coquelicots dans les blés mûrs, et les couvertures brunes, bizarrement pliées, s'enlevaient vigoureusement, ourlées d'une étroite bande d'ombre bleue.

Ce qui est surtout remarquable dans les paysages égyptiens, c'est l'extrême puissance des valeurs et la netteté, le monochronisme des taches. Noyées dans l'irradiation diffuse de cette lumière aveuglante, les nuances intermédiaires s'effacent ; il ne reste que les tons fondamentaux, qui, se superposant sans transition, acquièrent une intensité inconnue dans nos climats saturés de vapeur d'eau. — Pardon de cette digression ; je reviens aux faits. Comprenant la signification de ces préparatifs, j'allai aux renseignements, non pas à l'état-major, qui s'en montrait plus qu'avare depuis notre départ, mais auprès d'officiers de ma connaissance qui m'affirmèrent tous avoir reçu leur ordre de marche pour huit heures du soir.

A six heures, on commença à lever les tentes ; les troupes qui devaient opérer sur la droite de l'ennemi commencèrent à passer sur la rive sud du canal. La nuit était tombée quand les régiments désignés pour participer à l'attaque principale quittèrent isolément le camp, allant prendre à un mille de là, sur le plateau, leur formation de rendez-vous. Je les rejoignis à neuf heures, après avoir cherché non sans peine ma route dans l'obscurité ; mais je connaissais bien le terrain, et j'étais suffisamment guidé par l'odeur des cadavres de chevaux et de chameaux laissés là à pourrir depuis le 28 août. Les troupes étaient régulièrement formées et observaient le plus grand silence ; mais ce soir-là encore on ne se gardait pas, et, si l'ennemi eût eu conscience de ce qui se préparait, il pouvait, à la faveur de

l'obscurité, tenter une contre-attaque qui eût, je crois, désagréablement surpris les Anglais.

Nous restâmes là, couchés sur le sable, jusqu'à une heure du matin. Alors commença la marche en avant, ou plutôt le mouvement tournant dont les télégrammes anglais vous ont apporté depuis longtemps tous les détails. Très bien conçu et merveilleusement exécuté, ce mouvement, dans une pleine déserte, dépourvue de tout point de repère, on l'on n'avait pour se guider, dans une opération qui demandait avant tout une précision rigoureuse, que la boussole de les étoiles. Elle était du reste passablement téméraire, cette marche de flanc exécutée à moins de 10 kilomètres, pour ainsi dire sous le nez de l'ennemi, qui eût pu, s'il avait eu des postes avancés et des éclaireurs battant la campagne, entendre le bruit des roues des charriots d'artillerie et ce sourd murmure qui enveloppe toujours une troupe en marche, quelque grand silence qu'elle observe.

Nous avançons lentement, les bataillons déployés sur une longue ligne dont les extrémités se perdent dans la nuit. De cinq en cinq minutes, on s'arrête pour regagner les distances perdues et resserrer les rangs qui tendent à se relâcher, à s'éparpiller dans la plaine vague où aucun chemin ne vient jalonner la direction. De temps à autre, un bataillon se sépare brusquement de la masse en obliquant à droite et disparaît dans l'ombre. Cette nuit noire, semée d'étoiles, cette marche silencieuse dans le désert, ces disparitions soudaines de silhouettes confusément entrevues pour un moment dans l'obscurité, tout cela est fantastique et m'a laissé des impressions que je n'oublierai jamais.

Tout à coup, vers trois heures et demie du matin, le bataillon que je suis (il appartient à la brigade écossaise), oblique fortement à gauche ; le mouvement s'accroît ; au déplacement des étoiles, je m'aperçois que nous pivotons sur nous-mêmes ; le moment décisif approche ; les hommes avancent à pas de loup, courbés, l'arme basse, le doigt sur la détente, sondant de l'œil le terrain vague noyé dans l'ombre qui s'étend devant nous. A chaque instant on croit voir se dresser tout à coup, à vingt pas, un profil de retranchement, et, quand on avance, on ne trouve plus que la plaine nue, déserte. Je ne sais si tous les cœurs battent, comme le mien, plus vite dans leurs poitrines, mais l'instant est solennel. Une minute se passe, puis devant nous, à 300 mètres, l'obscurité s'éclaire d'une ligne serrée de points lumineux, de petits paquets de fumée blanche, tandis qu'à nos oreilles retentit le sifflement aigu des premières balles. Ce sont les Egyptiens qui ouvrent le feu et un feu bien nourri, je vous l'assure. Nous les avons surpris ; ils n'avaient pas d'avant-postes. Nos hommes se couchent à terre et répondent ; mais l'aube point à peine, la distance est difficile à apprécier sur ce terrain vague, il faut se fier à la trajectoire tendue du Martini et

tirer sur la fumée. L'artillerie des redoutes entre en jeu à son tour, mais ses obus tombent tous en arrière de nous. Son feu est d'ailleurs très lent, tandis que le crépitement continu de la fusillade indique que le combat se livre surtout entre les deux infanteries. Je suis resté un peu en arrière ; les nôtres gagnent évidemment du terrain ; j'entends leurs hurrahs lorsqu'ils se lèvent pour faire un bond en avant.

A ce moment le jour paraît : devant moi, à quatre cents mètres, sur un léger mouvement de terrain, le haut profil d'une redoute dont les parapets disparaissent sous la masse des habits rouges qui montent à l'assaut. Le feu a cessé, l'air retentit des hurrahs saluant la victoire ; l'artillerie anglaise, ses pièces attelées, gravit au pas la pente assez raide qui mène aux lignes égyptiennes. Je mets mon cheval au galop et pénètre à mon tour dans la redoute. A terre, des cadavres, des blessés, des armes jetées. De ce point dominant, l'on embrasse tout le plateau en arrière des lignes. Il est cerné par les nôtres ; sur toutes les aires du compas, j'aperçois de petites taches noires qui se meuvent lentement dans la plaine ; autant de bataillons anglais. Sur la gauche, près du canal, le combat continue encore ; les derniers shrapnels éclatent dans l'air au-dessus de l'état-major, qui traverse les lignes au galop, salué au passage par les *cheers* des soldats qui occupent les redoutes. Je le suis ; dix minutes plus tard, par une échancrure du plateau, j'aperçois à mes pieds les maisons blanches de Tell-el-Kebir, sa plaine verte, ses palmiers, la station du chemin de fer encombrée de wagons sur laquelle le canon de 40 livres du train blindé lance ses derniers obus, et, tout près de moi, le camp d'Arabi avec ses tentes innombrables. Dans la distance, au loin sur les collines, un bataillon anglais revient vers nous, entourant un troupeau de prisonniers et agitant d'énormes drapeaux verts pris sur l'ennemi. L'état-major, groupé sur une hauteur, regarde en cacôlant ce spectacle vraiment féérique ; à côté de lui, l'artillerie à cheval vient prendre au galop une position d'attente, précaution superflue, car depuis un moment les derniers défenseurs de Tell-el-Kebir, qui battaient rapidement en retraite pour sortir du cercle de fer prêt à se reformer sur eux, ont disparu derrière l'horizon.

Les lignes égyptiennes étaient très fortes : une tranchée d'un grand profil, appuyée de distance en distance sur des redoutes posées sur tous les points culminants. Les fossés étaient profonds et les parapets très relevés. Sur le bord du plateau, du côté du canal, les lignes formaient un crochet rentrant qui suivait les hauteurs ; tandis que, du saillant de l'angle ainsi formé, partait une tranchée qui coupait perpendiculairement le chemin de fer et allait aboutir sur la berge même du canal à un petit ouvrage en terre chargé de battre la plaine entre le chemin de fer et le canal, et de protéger le barrage construit à cet endroit. Si ces lignes avaient été aussi sérieusement défendues

que construites, ce n'est pas par centaines, mais par milliers, qu'il faudrait compter les morts anglais.

La première question qui se pose est donc celle-ci : A quelles causes attribuer le peu de résistance opposé par des ouvrages aussi formidables à l'attaque passablement téméraire de l'armée britannique ? Je glisse rapidement sur le manque de qualités morales qui rend les Egyptiens incapables de tenir à nombre égal contre une troupe européenne ; mais, à Tell-el-Kebir, combattait-on à nombre égal, et de quel côté se trouvait la supériorité numérique ?

Il est généralement admis qu'à une certaine époque, 30,000 hommes environ se sont trouvés réunis sur ce point ; c'est le chiffre donné dans sa dépêche par sir Garnet Wolseley, qui accuse de son côté 11,000 baïonnettes. Mais le 13 septembre, 30,000 hommes étaient-ils présents au combat, y ont-ils pris part ? je n'en crois rien. Dans une de mes dernières dépêches, je vous signalais, sans trop y croire, le bruit que les lignes de Tell-el-Kebir venaient d'être évacuées ; la personne qui me donnait ce renseignement et dont je connaissais les sentiments et les relations arabistes, ajoutait qu'on y avait laissé le régiment nègre et quelques autres corps très compromis dans la révolte ; on était sûr que ceux-là se feraient tuer. Le gros de l'armée, composé de fellahs arrachés à leurs charrues par le dictateur, se serait fondu, et serait retourné dans les villages où les Anglais trouveraient ces soldats d'un jour redevenus laboureurs, qui, appuyés sur leurs bèches, les regarderaient placidement passer.

Je crois aujourd'hui discerner une part de vérité dans ces dires ; j'ai suivi de près le combat, et je suis entré dans les lignes aussitôt après que le premier bataillon anglais les eut enlevées. Ce que j'ai vu, le voici : les lignes n'étaient défendues que dans les redoutes et sur leurs flancs ; sur de longs espaces, les tranchées qui reliaient les ouvrages étaient dégarnies ; la cavalerie et les troupes qui opéraient à l'extrême droite de l'armée anglaise ont pu effectuer leur mouvement tournant sans avoir à surmonter de résistance sérieuse.

Cette gauche des Egyptiens, en l'air et toute ouverte, était pourtant le point faible de leurs lignes, comme l'avait très bien jugé sir Garnet Wolseley. C'est là qu'ils eussent dû accumuler leurs réserves s'ils avaient eu des troupes pour les constituer. Enfin, je l'ai déjà dit, du haut de la redoute où je montai alors que le combat n'était pas encore terminé, j'embrassais la plaine entière et je n'y aperçus qu'un cercle de bataillons anglais entourant quoi ? le vide. Comment une armée de 30,000 hommes aurait-elle pu disparaître ainsi en un quart d'heure, se fondre pour ainsi dire, rentrer sous terre ou s'annuler ? Peut-être avait-elle dans ses bagages le tapis magique des contes arabes qui transportait instantanément à l'endroit souhaité ses heureux possesseurs ? Mais il était tout juste assez large pour recevoir deux hommes, et Arabi, dont nous connaissons maintenant la bra-

voué, n'eût pas laissé à d'autres un pareil moyen de salut. Je crois donc, pour ma part, qu'il faut réduire à 10 ou 15,000 hommes au plus les 30,000 défenseurs de Tell-el-Kebir dont il est fait mention dans les dépêches anglaises et dans le rapport du général.

Le succès n'en reste pas moins décisif, non par l'importance du combat lui-même, trois quarts d'heure de fusillade mal dirigée, mais par les résultats inouïs qu'il a entraînés. La cavalerie, allant le jour même coucher à Balbéis, l'état-major trouvant cinq trains attelés à Zagazig, les machines en pression, et sur la route du Caire tout le personnel à son poste, chefs de gare, aiguilleurs, etc. C'est un beau rêve qu'a fait là le général Wolseley. Pour se risquer avec cette confiance, sous la protection d'une faible escorte, au milieu d'une population ennemie la veille, il fallait qu'il eût des idées certaines de ce qui l'attendait, de cette décomposition du parti de la résistance, décomposition trop rapide pour ne pas avoir été préparée longtemps à l'avance. L'enseigne de Chair, les agents secrets anglais qui ont opéré sur les Bédouins, les caissiers du ministère des finances, pourraient en dire long sur ce sujet.

Le récit que je viens de vous faire, c'est la guerre vue par son beau côté, par l'endroit; il faut maintenant la regarder sous sa vilaine face, à l'envers. On a beaucoup parlé des blessés égyptiens; certains correspondants affirment avoir vu les soldats anglais en achever plusieurs; sans nier d'une manière absolue ces faits que, par bonheur, je n'ai pas eu à constater, les officiers anglais les expliquent de la manière suivante: certains blessés égyptiens auraient tiré sur les soldats; ceux-ci, irrités de cette déloyauté, et ne pouvant, dans leur marche en avant, demander à chaque ennemi à terre s'il entendait oui ou non se rendre, auraient lardé de coups de baïonnettes tous ceux qu'ils rencontraient. L'excuse est plausible, et je la crois vraie. D'ailleurs l'éminent docteur Dacorogna, vice-président du conseil de santé, a ramené de Tell-el-Kebir au Caire 250 blessés égyptiens qui avaient été recueillis sur le champ de bataille et soignés par les chirurgiens anglais; plus de trente amputations avaient déjà été faites avant son arrivée.

Les Anglais ont donc, en thèse générale, observé les lois de l'humanité; ils ne pouvaient pas faire mieux avec des soldats comme les leurs, qui, sous une excitation quelconque, combat ou alcool, deviennent des brutes, et secouent, pour quelques heures, le joug de la discipline rigide sous lequel on les tient ployés d'ordinaire. Le 13 a été pour eux une véritable saturnale. Ce jour-là, ils ont ouvert le porte-manteau du général Havelock, dont ils devaient voir cependant le nom et le grade inscrits en grosses lettres blanches sur la valise; 300 livres sterling et des papiers de famille, auxquels le général tenait plus qu'à son argent, lui ont été soustraits. Un major, qui s'était endormi pendant l'un des repos de la marche de nuit, s'est vu voler

son revolver; plusieurs correspondants de journaux anglais ont été, eux aussi, partiellement dévalisés.

Je n'ai pas connaissance qu'aucun des coupables ait été jusqu'à présent découvert, et que la cour martiale se soit réunie une seule fois. Je crois que l'autorité supérieure désirerait étouffer les plaintes afin de pouvoir fermer les yeux. Le mode tout particulier de recrutement de l'armée anglaise doit rendre fréquents en temps de guerre de pareils incidents; mais ce sont là des symptômes d'un état moral peu relevé que je regrette d'avoir à signaler chez une armée régulière digne d'ailleurs, à tant d'autres titres, de toute notre estime. — B.¹

La *Revue quotidienne d'Edimbourg* publie la lettre ci-après d'un sous-officier du 42^e highlanders à sa famille à Edimbourg :

Balbeis, Egypte, 16 septembre 1882.

Je suis heureux d'avoir enfin l'occasion de vous griffonner quelques lignes, quoique je sois étendu de toute ma longueur sur le sol, sous un soleil brûlant, et avec des milliers de mouches qui nous tourmentent.

Le temps passe lentement en campagne. Lors de ma dernière lettre nous étions sur le point de débarquer à Ismaïlia. A notre arrivée nous marchâmes 8 milles à travers le désert, après quoi nous pûmes nous coucher et tâcher de dormir jusqu'au matin.

Nous étions très fatigués par la marche à travers le sable mou qui est horrible. Il y avait les régiments 42^e, 79^e, 72^e, 75^e, 74^e et une partie du 78^e, tous highlanders et aussi quelques régiments des Indes ainsi que quelques batteries d'artillerie; mais la brigade se nommait « brigade highlandaise. »

Le lendemain nous restâmes couchés sous le soleil brûlant jusqu'à 4 heures de l'après-midi; après quoi nous marchâmes encore neuf milles, puis huit milles le jour suivant jusqu'à Kassassin, où le général Wolseley nous attendait avec tout le reste de l'armée. Je ne puis dire exactement ni le jour ni la date. Comme l'on oublie toutes ces choses à la guerre!

Le camp de Sir Garnet avait 4 milles de long et je crois qu'il y avait environ 20,000 hommes et 14,000 chevaux, 66 canons, plus des trains et bateaux sans nombre. Il était à peu près à 25 milles d'Ismaïlia, et un canal d'eau douce se trouvait entre les deux. Nous avions aussi le chemin de fer, mais seulement 2 locomotives, Arabi ayant pris les autres.

Chaque régiment a 70 chevaux et autant de petits fourgons, et nous les amenâmes pleins avec nous. Les bateaux nous avaient apporté des provisions ainsi que les trains; cependant il n'y en avait pas encore assez, ce qui nous obligea à rester deux jours à Kassassin. Le troisième jour on nous donna des tentes et l'on nous fit prendre des biscuits et remplir nos gourdes d'eau fraîche. Mais pas un mot de ce

¹ M. de Boissy.

que l'on allait faire. On nous fit faire une *parade* en ordre de combat, et équipement complet, c'est-à-dire avec le *kilt* serge-rouge, casque brun, ceinture avec les trois sacs à balle, gourde, hâvre-sac et des munitions pour cent coups. Tous les régiments durent parader, excepté un ou deux régiments anglais qui furent laissés pour garder les provisions.

Nous quittâmes le camp à la nuit, après avoir allumé de grands feux et laissé nos soldats malades pour les entretenir, afin de tromper l'ennemi. On nous ordonnait en même temps d'aller le surprendre dans ses retranchements.

Après avoir attendu une heure en rangs, toute la brigade traversa la plaine. Il y avait de petites collines entre nous et l'ennemi, ensorte que nous ne nous vîmes pas. En outre, il se trouvait au moins à 8 ou 9 milles plus loin.

Nous marchâmes environ une heure, ensuite on s'arrêta pour faire une courte sieste ; puis on nous donna les ordres du jour. Le commandement fut : « N'épargnez personne de vos ennemis, transpercez-les de vos bayonnettes, car ils vous tueraient par trahison si nous les laissions. » On nous dit aussi de ne pas tirer un coup de fusil, mais de nous précipiter sur les fossés et les terrassements et d'y jouer de la bayonnette avant que l'alarme pût être donnée.

Hélas ! nous fûmes trompés à notre dam. On n'attrapait pas Arabi à dormir. Ses avant-postes de cavalerie nous avaient vus arriver quatre heures d'avance, chaque homme était à son poste, chaque fusil et chaque canon chargés, mais nous ne le savions pas.

Le 42^{me} était à la droite, en deux lignes à 50 yards de distance ; à notre gauche venaient les autres régiments highlandais. Les Gardes, etc., étaient, je ne sais où ; en tout cas ils ne firent rien.

Le jour commençait à poindre quand nous montâmes sur un endroit élevé et vîmes devant nous, à 100 yards, cette formidable forteresse. Ses lignes s'étendaient, à notre droite et à notre gauche, aussi loin que nous pouvions distinguer. En outre, à notre droite, il y avait un talus élevé et un autre à notre gauche. En face de nous, reliant les deux, il y avait des terrassements avec ses défenseurs au sommet. Le premier qui nous vit monter dans l'obscurité au plateau en face de ses retranchements tira sur nous ; alors il y eut une pause, puis nos soldats commencèrent à courir vers eux. Voyant qu'ils nous avaient aperçus, nous espérions les surprendre avant qu'ils pussent prendre leurs fusils. Nous fixâmes nos bayonnettes et les sergents tirèrent leurs sabres ; six secondes après les deux premiers coups de feu, l'artillerie d'Arabi ouvrit son tir sur nous, simultanément à droite et à gauche ; l'embrasement était horrible. On nous ordonna de nous coucher à plat ventre, ce que nous exécutâmes promptement. Après la course de 50 yards que nous avions faite, nous étions hors d'haleine par l'émotion et le poids de

nos munitions qui était très grand. Nous restâmes ainsi couchés pendant 5 à 10 secondes ; l'ennemi ne pouvait pas nous voir et son feu portait trop haut. Ensuite les soldats chargèrent sans commandement, car on ne pouvait pas s'entendre. Le hurrah qui retentit fut terrible. Les hommes du 42^{me} se précipitèrent comme des tigres sur les 50 yards de terrain en avant et s'élançèrent sur les tranchées, pendant que les balles sifflaient autour de nous comme des abeilles.

Si nous n'avions pas traversé au galop ces 50 yards en terrain découvert, il n'en serait pas resté 20 d'entre nous en vie. Pas un homme ne resta en arrière dans la charge; les fifres et les cornemuses jouant en cadence précipitée, soutenaient l'allure. Aussi loin qu'on pouvait voir, une colonne de flamme nous entourait venant des canons et fusils ennemis. Le premier soldat qui fut blessé était un homme de ma section ; il fut frappé à la poitrine. Il jeta son fusil et tomba en arrière mort sans un gémissement. Le second eut le genou mis en pièces, un autre eut le pied emporté. Le 42^e perdit dans cette charge 6 hommes, plus 20 blessés grièvement ; presque chaque homme fut touché par la mitraille ou des éclats de bombe.

Etant assez agile, je fus un des premiers dans la tranchée, qui avait environ huit pieds de profondeur sur six de largeur ; la terre qui en avait été retirée formait, en avant, un parapet de presque 14 pieds de terre à gravir. De là nous fûmes bientôt au fond en nous aidant de nos baïonnettes pour nous retenir au sol ; puis nous remontâmes de l'autre côté sous une grêle de balles. Le fracas était terrible. Plus d'une douzaine d'hommes y perdirent la vie, mais enfin nous arrivâmes en haut. Le sergent-major Mac Neill, le lieutenant Duff, lord Kennedy, moi-même et deux soldats arrivâmes les premiers, et nous nous mîmes en devoir d'appeler nos hommes. Mac Neill criant : « En avant, soldats de Mac-Grégor ! » et le reste d'entre nous criant : « En avant, courageuse garde noire ! »

Alors nous sautâmes dans la redoute et je tirai le premier coup ; nous emportâmes d'assaut le retranchement à la pointe de nos baïonnettes. Je tuai d'abord un officier qui conduisait ses soldats vers nous, puis nous chargeâmes sur le retranchement qui fourmillait d'ennemis. Lord Kennedy les sabrait au pas accéléré.

Notre attaque soudaine débrya la place sur un espace de 20 yards, ce qui donna à nos soldats la facilité de se mouvoir ; alors ils arrivèrent en foule, se tournant de tous côtés, sabrant ou tirant sur chaque ennemi. Le sergent-major Mac Neil, l'un des meilleurs soldats du régiment, passa son sabre à travers six hommes, puis il fut blessé à la cuisse ; je tuai avec mon revolver son adversaire. Mac Neil tomba, se releva et recommença à combattre pendant une minute ; mais à ce moment il fut atteint par une balle à la poitrine qui le blessa mortellement. Il est mort à cette heure.

Pendant ce temps les renforts nous étaient arrivés et nous pûmes

charger une batterie de 6 canons qui fauchait le 74^e highlanders. Nous la primes et tuâmes à la baïonnette une centaine d'hommes qui se défendirent bien. Ils nous tuèrent le lieutenant Park, deux soldats et en blessèrent cinq. Nous n'étions que 25 hommes à notre section et cela ne dura que cinq minutes. Nous capturâmes 6 canons, 200 fusils et sabres.

L'autre partie du régiment, avec quelques soldats d'autres régiments, attaqua des redoutes à gauche, pendant que le corps principal faisait son entrée dans la forteresse tuant les soldats qui essayaient de fuir. Ce fut une bonne opération pour nous de tirer sur la seconde ligne de retranchements. L'ennemi étant chassé de la première ligne se réfugia vers la seconde et de là faisait de grands dégâts parmi la brigade highlandaise qui était ainsi arrivée au centre de la place. Pendant tout ce temps les batteries nous envoyaient de la mitraille, des balles et des boulets épais comme grêle. Il semblait que sans un enchantement nous aurions été tous tués. Les forces d'Arabi étaient dans la proportion de 3 pour 1 des nôtres ; en outre elles étaient à l'abri de leurs retranchements et nous exposés à découvert dans la plaine, leur tirant dessus. Nous eûmes beaucoup de pertes, surtout le 74^e qui était le plus éloigné. L'ennemi visant haut, ils étaient le plus en danger. Ma cartouchière fut atteinte, ce qui fit sauter 4 cartouches me brûlant légèrement. Presque au même instant un soldat du 79^e fut tué devant nous et ses cervelles réjaillirent sur moi. « Cela ne peut continuer ainsi », dit lord Kennedy, qui était avec moi. Compagnie C « suivez moi », et nous partimes. Il commençait à faire jour et nous pouvions justement distinguer les têtes et les fusils des ennemis au-dessus des batteries. Pas un coup de fusil ne fut tiré pendant que nous avançons ; enfin nous leur tombâmes dessus à la baïonnette au cri de guerre écossais. Sous le feu de leur canon nous en tuâmes 60, primes leurs pièces et nous nous en servîmes pour leur tirer dessus.

Le combat continuait en même temps ailleurs très fort. La ligne des retranchements d'Arabi avait 7 milles de long avec environ 80 canons, et l'on évalue à 25,000 hommes son armée, qui était pourvue de fusils aussi bons que les nôtres et de magnifiques sabres-bayonnettes.

Il me serait difficile de décrire le reste. Notre cavalerie et notre artillerie qui nous suivaient avaient rempli les retranchements en partie et arrivèrent au galop dans le fort. Nous les saluâmes par des cris de joie assourdissants, qu'ils nous rendirent ; ils galopèrent devant nous, mirent en batterie leurs canons et lancèrent des projectiles de toute espèce sur l'armée qui commençait à se retirer. Nous-mêmes nous ramassions les trainards ennemis comme des lapins sur la route ; ensuite nous allâmes débarrasser d'autres retranchements. Tous les officiers égyptiens qui furent tués avaient sur eux beaucoup de choses

précieuses, venant en partie du pillage d'Alexandrie et d'autres endroits. Je pris leurs revolvers, les déchargeai sur l'ennemi et les jetai, car ils étaient trop lourds et nous avions encore trop de besogne en perspective. Chaque soldat a bien fait son devoir; il serait impossible de louer l'un aux dépens des autres, vu que toutes les actions ont eu lieu dans l'obscurité et que du reste personne n'avait le temps de rien voir.

Après 1 heure 40 minutes de combat, nous nous reformâmes en rang et traversâmes le vaste camp du côté de la gauche où se trouvaient le canal et le chemin de fer. Aux stations nous vîmes plusieurs locomotives essayant de partir, mais notre artillerie était après elles au galop ou tirait à boulets. Une salve atteignit un train plein de munitions et le fit sauter en l'air. Les premiers wagons échappèrent, mais les autres furent capturés par notre cavalerie lancée au galop.

Le canal formait un des côtés de la défense et se trouvait à 2 milles et demi de notre champ d'action. Ici le 72^e highlandais et quelques régiments anglais avaient fait un terrible ouvrage. Le canal était plein de cadavres d'hommes, de chevaux et de chameaux. La confusion régnait partout. L'ennemi se sauvait de tous côtés, fauché par notre cavalerie pendant que l'artillerie en abattait des douzaines à la fois. Nous capturâmes environ 50 tonnes de munitions à la station et des provisions de toute espèce, y compris des chevaux et des chameaux, enfin tout l'équipage d'un camp. Il y avait des quantités de sabres, mais j'étais trop chargé et dus en rejeter plusieurs.

Une fois le calme rétabli, tous les généraux s'assemblèrent sur un pont à travers le canal qui avait été traversé un moment auparavant par tout ce qui restait de l'armée d'Arabi. On nous envoya prendre le village qui n'était qu'à 500 yards de là. Trois compagnies s'en chargèrent et l'on captura tous les chevaux de cavalerie, les harnais, les bagages des hommes et beaucoup de fusils et de provisions diverses. On y avait établi des casernes pour la cavalerie. Nous ne fîmes point de quartier, mais beaucoup d'entre ces hommes débandés purent se sauver.

La journée était gagnée depuis longtemps. Il me semblait qu'il s'était passé une semaine depuis l'attaque de 4 heures du matin. Nous nous reformâmes et partîmes pour Zagazig en chemin de fer. Un des chameaux d'Arabi, ayant péri probablement d'épuisement, était couché sur la voie ferrée à 8 milles de Tell el-Kebir. Les wagons où nous nous trouvions étaient les premiers et j'étais dans celui de tête. Heureusement que le train n'allait pas vite, vu qu'il faisait déjà sombre. Le premier wagon ressauta et nous jeta dans le canal, en cassant le pied d'un soldat du wagon suivant, qui avait les jambes par dessus le bord.

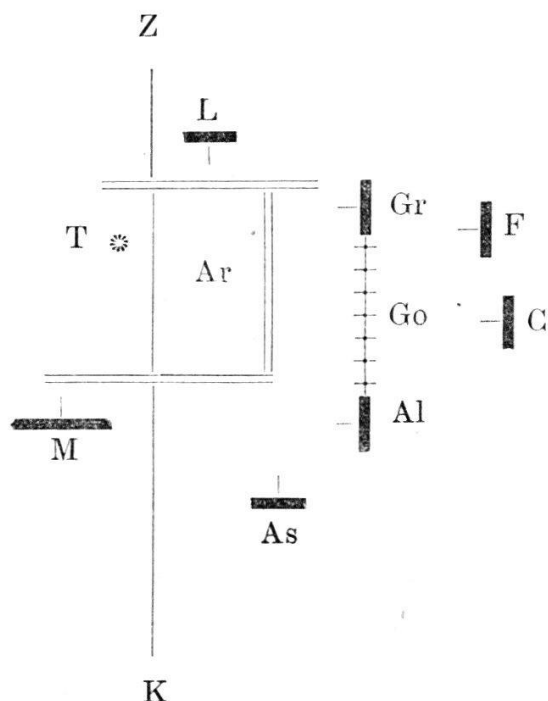
Nous couchâmes à Zagazig. Ayant marché toute la nuit précédente et combattu tout le jour, nous ne fûmes pas fâchés de pouvoir nous

livrer à un sommeil réparateur. En outre, nous n'avions rien à manger. Pour en finir avec notre train, il n'y avait personne pour surveiller les aiguilles à la station de Zagazig, ensorte que nous eûmes un déraillement ; mais les wagons étaient ouverts et nous pûmes tous nous sauver excepté un homme qui se fit une entorse.

Nous restâmes dans la station de Zagazig jusqu'à l'après-midi, puis nous reprîmes le train du Caire pour aller capturer Arabi lui-même. A Belbeis un télégramme nous attendait pour nous aviser d'y rester.

J'ai entendu dire ce matin qu'Arabi avait été capturé par les life-guards qui voyagèrent par une autre ligne. Ainsi maintenant la guerre est terminée et je serai bientôt de retour chez nous. Ma courte campagne ne m'a point fait de mal. J'ai écrit cette lettre, sans savoir quand elle pourra être envoyée. On ne parle pas encore d'aller au Caire ; en attendant nous sommes affamés ici.

Bataille de Tell-el-Kebir.



Z : Zagazig, carrefour des lignes ferrées d'Alexandrie, du Caire, de Damiette, d'Ismailia.

K : Kassassin, camp Wolseley, le 12.

K—Z : Ligne du canal et de la voie ferrée.

T : Tell-el-Kebir.

Ar : Camp retranché d'Arabi.

L : brigade de cavalerie Lowe.

Gr : » d'infanterie Graham.

Go : » d'artillerie Goodenough.

Al : » d'infanterie Alison ou highlandaise.

As : » » Ashburnham.

M : » » Macpherson, ou contingent indien.

F : » » navale Fitzroy.

C : » de la garde Connaught.